

P.E.N. CLUB DE MONACO
n° 31 - 2014



PRIX ARMAND LUNEL 2014

SOMMAIRE

Page	Titre et auteur
1	Les deux romans Aixois d'Armand Lunel réédités, par <i>Daniel Jessula</i>
4	Trelew : l'improbable aéroport, par <i>Alain Jaspard</i>
6	EUROPE : du mythe et du rêve à la réalité, par <i>Robert Roc</i>
8	PRIX ARMAND LUNEL 2014 Maître berger, par <i>Daniel Augendre</i>
24	Charte du PEN Bureau 2014-2016 et liste des membres du PEN Club de Monaco

Le Centre de Monaco du PEN CLUB international et son bureau se sont interdit toute censure sur le fonds et même l'orthographe des textes de cette revue. C'est donc sous l'exclusive responsabilité de chaque auteur qu'ils y paraissent. Il en est de même pour les reproductions de photographies, dessins, etc., fournis par un auteur pour illustrer son texte.

Illustration première de couverture :
Danièle LORENZI-SCOTTO

Les deux romans Aixois d'Armand Lunel réédités

par Daniel Jessula

Armand Lunel, « enfant de la Principauté », si attaché à Monaco, qui lui permit d'exercer à la fois ses talents de professeur de philosophie au Lycée Albert 1er (1920-1956), dont ont profité trois générations d'élèves monégasques et de bâtir son œuvre littéraire et artistique, n'a paradoxalement point utilisé, dans ses romans ou dans ses opéras, comme cadre la Principauté.

Son univers était plus large, Provençal disait-il, les départements et régions frontalières l'inspirèrent. Notre PACA actuelle et le Languedoc voisin furent à la fois son terrain d'étude historique, sociologique, ethnographique et la source de son inspiration littéraire.

Nous rappellerons bien sûr ses remarquables travaux historiques et ses ouvrages sur **Les Juifs du Languedoc de la Provence et des États Français du Pape**¹, recherche précédée de **J'ai vu vivre la Provence**². Tous furent récompensés et constituent toujours des ouvrages de référence sur les sujets traités.

Historien, mais aussi ethnologue, il faut signaler le goût de l'auteur pour les traditions populaires et sa contribution à un film réalisé en partie aux studios de la Victorine à Nice par René Clément : **La Grande Pastorale**.

Produit durant les heures sombres de la guerre, où Lunel devait rester caché et anonyme, sous la protection du Prince Souverain, ce documentaire sur la grande transhumance des troupeaux de brebis dans les Hautes-Alpes, permet à l'auteur du scénario de s'exprimer sur des thèmes qui l'attiraient : le monde rural, le nomadisme, le folklore, tout en conservant dans la rédaction des commentaires une approche pédagogique et scientifique.

Lunel était curieux de tout, tout l'intéressait, il avait un esprit d'analyse et de synthèse étonnant et pouvait aussi bien débattre de sujets politiques, littéraires ou financiers, que de recettes de cuisine.

Il y ajoutait une touche d'humour qu'il savait adapter à son public, depuis les blagues de potache qu'il entreprenait lorsqu'il préparait Normale à Paris, jusqu'aux histoires et comptines qu'il aimait inventer pour ses petits enfants.

Lunel était aussi poète, il cachait par timidité ses talents, mais ses ouvrages témoignent de sa grande sensibilité et de sa maîtrise de la langue poétique française. Ses livrets d'Opéra sont là pour en témoigner.

Malgré l'attraction de l'auteur pour la campagne, l'intrigue de ses romans se déroule plutôt en cité. Cela lui permet de nous décrire à la fois la ville, l'architecture de ses palais, ses habitants et ses classes : les notables, les Petits Nobles, le clergé, mais surtout des personnages familiers. Aucun livre n'est vraiment autobiographique, mais c'est bien dans les « histoires de famille » que Lunel a puisé son inspiration et ses personnages. Depuis la cuisinière, la « Nounou », la gardienne des secrets qui est presque présente dans tous les livres, jusqu'aux vieilles tantes célibataires, vieilles filles, mais si douces et si attentives à l'enfant unique qu'il fallait protéger, jusqu'au Pater Familias, tyran et dictateur au sein de son clan.

A Nice par exemple, le Palais Lascaris, ce somptueux bâtiment baroque des Lascaris Vintimille, qui a été au XIX^e siècle la propriété de l'arrière grand-père de Suzanne Lunel Messiah, l'épouse d'Armand Lunel, abrite l'intrigue du **Balai de Sorcière**³. Le récit, qui se déroule dans la vieille ville, relate l'infortune d'une femme négligée par un époux, mêlant la mélancolie de l'existence humaine à celle qu'exprimait alors le caractère décrépi et décadent de cette demeure, découpée en petits appartements de rapport avant sa transformation en Musée.

Mais c'est surtout Carpentras, la ville de ses aïeux, où résidait son Grand-père maternel qu'il mit en scène et qui fut sa muse.

1 - *Les Juifs du Languedoc de la Provence et des États Français du Pape* - Albin MICHEL- Prix Gobert d'histoire de l'Académie française 1975

2 - *J'ai vu vivre la Provence* - FAYARD -Grand prix littéraire de Provence -1963

3 - *Le Balai de Sorcière*, roman NRF, Gallimard 1935, Prix Heineman Londres



Dans la bibliothèque de son ancêtre il découvrit une réédition (1877) d'une tragédie bouffe, calquée sur l'histoire biblique de la Reine Esther, qui lui permit d'abord d'écrire une comédie⁴, puis, parallèlement, de rédiger un livret d'Opéra mis en musique par son ami d'enfance le compositeur Darius Milhaud.

Armand Lunel a d'ailleurs raconté lors d'entretiens radiophoniques, diffusés par France Culture peu de temps avant sa disparition, comment il en avait conçu le scénario :

« Deux juifs du ghetto de Carpentras se rendent chez l'évêque pour obtenir l'autorisation pour la fête de Pourim de jouer **La tragédie de la reine Esther** sur le parvis de la Cathédrale. Ils obtiennent évidemment la permission, mais à la suite de toutes sortes de quiproquos extraordinaires, car, quand ils arrivent, le Cardinal-évêque est en train de composer, lui aussi, un Noël pour la conversion des Israélites. Il est évident que cette visite de deux juifs de Carpentras dans le luxueux palais de l'évêque, a servi de prologue dans l'Esther de Carpentras que je devais composer par la suite sous forme d'un livret pour l'opéra-bouffe de Darius Milhaud, qui ne devait être joué finalement qu'en 1938.»⁵

Cette même ville du Comtat, l'inspira pour rédiger **Nicolo Peccavi**, ou **l'Affaire Dreyfus à Carpentras**⁶ qui reçut en 1926 le premier Prix Théophraste Renaudot. Réédité cinquante plus tard dans la prestigieuse collection Folio, l'ouvrage conserve de nos jours toute son actualité en cette période d'intolérance raciale souvent bâtie sur l'ignorance.

Il convient également de signaler **Jérusalem à Carpentras**⁷, 3 nouvelles du Comtat, où les personnages sont directement inspirés de parents ou alliés de l'auteur.

Mais c'est à Aix en Provence, sa ville natale, là où il grandit, là où se forgèrent ses amitiés, ses liens avec Darius Milhaud, là où il aimait flâner, que se situent **Les Amandes d'Aix** et **La Belle à la Fontaine**, les deux romans qui viennent d'être réédités chez l'Harmattan. Leur diffusion en librairie a été concomitante à la tenue d'un colloque sur le thème « Lunel et la Provence », qui s'est déroulé en cette même ville en juin dernier.

Les Amandes d'Aix⁸

(Armand Lunel s'est certainement inspiré pour écrire son livre de l'entreprise de la famille Milhaud située dans l'ancienne auberge du Logis du Bras d'Or, devenue aujourd'hui centre culturel).

Au début du siècle dernier, à Aix en Provence, une industrie est florissante : le commerce des amandes. Deux familles s'en partagent le négoce. Avec ses concurrents, ennemis, parents, une véritable comédie humaine est exposée au lecteur, où se mêlent intrigue amoureuse, secret de famille, émois d'adolescent, comme le dit très justement David Jessula, le petit fils de l'auteur et rédacteur de la préface de la nouvelle édition :

« Un monde ancien qui évolue, un petit entrepreneur qui veut devenir grand, un écart de génération, des adolescents révoltés, des amours contrariées, les conditions de travail des femmes. Quelle étonnante actualité. Lunel ne saurait être catalogué comme un écrivain régional... Surtout Lunel ne se limite pas à décrire un passé aixois ; il le ramène au présent et à sa façon pose de vraies questions. Ainsi le personnel employé chez Cadarache (le personnage principal) est essentiellement féminin. Ces Amandières sont employées à « l'opération infernale » du blanchissage ou soufrage .Elles travaillent dans des sous-sols immenses pour brasser les amandes mouillées dans des corbeilles pendant que le soufre, utilisé au surdorage des coques, exhale sa vapeur suffocante. »

La Belle à la Fontaine⁹

La Belle à la Fontaine, écrit 10 ans après Les Amandes d'Aix, déroule encore son intrigue dans cette ville, dans le quartier Mazarin, comme le précise Claude Astruc, gendre de Lunel et auteur de la préface de la nouvelle édition.

4 - *Esther de Carpentras*, Théâtre, NRF 1926.

5 - Entretiens radiophoniques avec Robert Ytier "*Les Itinéraires d'Armand Lunel*", Paris, France Culture, 1977

6 - *Nicolo Peccavi*, Roman. N.R.F. Prix Renaudot 1926

7 - *Jérusalem à Carpentras*. Nouvelles - 1937

8 - *Les amandes d'Aix*, Roman. N.R.F 1949 - Nouvelle édition L'Harmattan 2014, préface de David Jessula

9 - *La Belle à la Fontaine* - Roman - FAYARD 1959 - Prix Carlos de Lazerne - Nouvelle édition L'Harmattan 2014, préface Claude Astruc



« (Ce quartier porte) le nom de l'Archevêque Michel Mazarin, frère du célèbre Cardinal qui fut le ministre d'Anne d'Autriche pendant la régence, avant de devenir celui de LOUIS XIV. C'est après avoir acheté les terrains appartenant à l'Ordre de Malte, qu'ayant obtenu l'autorisation de démolir les remparts au sud de la ville, Michel Mazarin décide en 1646 l'aménagement d'un nouvel espace d'habitations qui se construiront autour de l'Église des Hospitaliers de Saint. Jean. Les rues y sont tracées suivant le principe de la Rome antique (Decumamus Est-Ouest),... »

Deux personnages, un amour fou, mais contrarié, une correspondance enflammée sous forme de billets doux cachés au pied de la Fontaine, un ordre Maçonico-littéraire, un cours sur l'ébénisterie provençale, tout est rassemblé pour entraîner le lecteur, à la recherche de l'amour pur, hélas inatteignable...

Nice, Carpentras, Aix en Provence, trois villes de l'univers lunélien, .

Et Monaco alors ? Ce fut son havre. Il adorait sa Principauté, lui le « sédentaire » comme il se qualifiait, y a trouvé épanouissement professionnel, source d'inspiration pour son art, protection aux heures sombres, paix pour sa retraite. Et il sut me faire partager son amour pour ce lieu.

Mon grand-père aimait que je l'accompagne de la Condamine, rue Grimaldi, Villa Belle Vue, au marché, au Lycée, au Tir au Pigeon, visiter mon autre « Nono » et monter au Boulevard de Belgique, ou déjeuner à la Chaumière pour dominer du plus haut de cet amphithéâtre, ce paysage qui évoluait au fil des ans. Il me racontait toutes sortes d'histoires, certaines vraies, certaines romancées, attribuant une anecdote à chacun. Il ne pouvait que saluer son monde, le brocanteur où il aimait chiner, les maraîchères avec lesquelles il comparait les meilleures recettes des tians aux légumes, le boulanger où régulièrement il achetait sa fougasse qu'il avait avec humour qualifiée de « Moneghu », enfin il échangeait avec tous ceux qu'il croisait et ils étaient nombreux, notamment les anciens élèves qui avaient profité de son enseignement et qu'il interpellait de son fameux cri de ralliement « Alors collègue où en sommes nous ?... ».

Il aimait faire découvrir sa ville, ainsi Henri Sauguet le musicien, pour lequel Lunel composa son Opéra **La Chartreuse de Parme**, décrit-il le Monaco pittoresque qui lui fut présenté :

« Par lui, je connus la vie de la Principauté, non celle des Ballets Russes, mais la vie quotidienne, alors fort pittoresque et méridionale. Au cours des nombreuses promenades que nous fîmes ensemble, il me mena au marché mouvementé où l'on vendait des tranches de pizza et autres spécialités locales...¹⁰ ».

Je ne peux que finir sur une dernière promenade, celle que nous fîmes un premier janvier où par la Rampe Major nous nous rendîmes au Palais et où il demanda au poste de garde de signer le Livre de Passage, pour honorer son Prince et lui présenter ses vœux.

Membre de plusieurs sociétés littéraires, Société des Gens de Lettres, du Conseil de la Société Européenne de Culture, du Félibrige, c'est à la Commission Monégasque de L'UNESCO qu'il aimait siéger et surtout il créa avec ses « Collègues » en 1968, le Pen Club de Monaco, dont il assura la Présidence jusqu'à son décès.

Monaco lui a plusieurs fois rendu hommage : une magnifique exposition (1972) lui fut consacrée en la chapelle de la Visitation pour le centenaire de sa naissance, le Lycée lors de son centenaire dédia deux vitrines à ses œuvres et aux souvenirs qui le liaient à cet établissement.

Et peut-être le rêve que je fais d'assister, Salle Garnier, à un Opéra de Lunel, deviendra-t-il un jour réalité...

Monaco, le 27 octobre 2014

10 - Cette citation émane du livre d'Henri SAUGUET, La Musique, ma Vie, Paris, Séguier, 1990, p. 247-248, reprise par Lionel Pons dans l'introduction du Livret publié en février 2012 à l'occasion de la reprise du même Opéra La Chartreuse de Parme à Marseille



TRELEW : l'improbable aéroport

par Alain Jaspard

De retour de la Terre de Feu dans un avion des Aerolineas Argentinas, un incendie à bord oblige notre commandant à un atterrissage forcé sur l'aérodrome de Trelew.

La ville a été fondée en 1886 par des colons gallois, d'où son nom d'origine galloise : Tre Lew. C'est une ville de la province de Chubut, en Patagonie argentine, la plus grande et la plus peuplée de la basse vallée du fleuve Chubut, avec une estimation de 100 000 habitants à partir de 2010. La municipalité de Trelew fait partie de la province de Rawson, et la ville de Rawson en est la capitale. Il s'agit d'un centre commercial et industriel important pour la région et la principale plaque tournante pour le traitement de la laine qui représente 90 % de l'activité en Argentine. Alors que je visite tranquillement les lieux, je découvre que lors des derniers aménagements de cette aérogare, deux musées y ont été créés.

Le premier évoque le passé de Trelew : le Musée de Paléontologie Egidio Feruglio met en vedette le patrimoine paléontologique de la Région de Patagonie. Il est considéré comme l'un des plus importants du genre en Amérique du Sud.

J'apprends ainsi que nous sommes dans l'aéroport Marcos Andrés Almirante Zar, nom donné en hommage à l'amiral de l'Aéronavale argentine : Marcos Andrés Zar. C'est un aéroport mixte, à la fois civil et militaire. Il sert de base à un escadron de l'armée de l'air : le Lockheed P-3 Orion Escadron.

Trelew est également le centre des voyages touristiques à la Meseta centrale, la vallée de la rivière Chubut et de la côte. Punta Tombo est une péninsule dans l'Océan Atlantique, à 110 km au sud de Trelew, lieu de reproduction d'une importante colonie de manchots de Magellan.

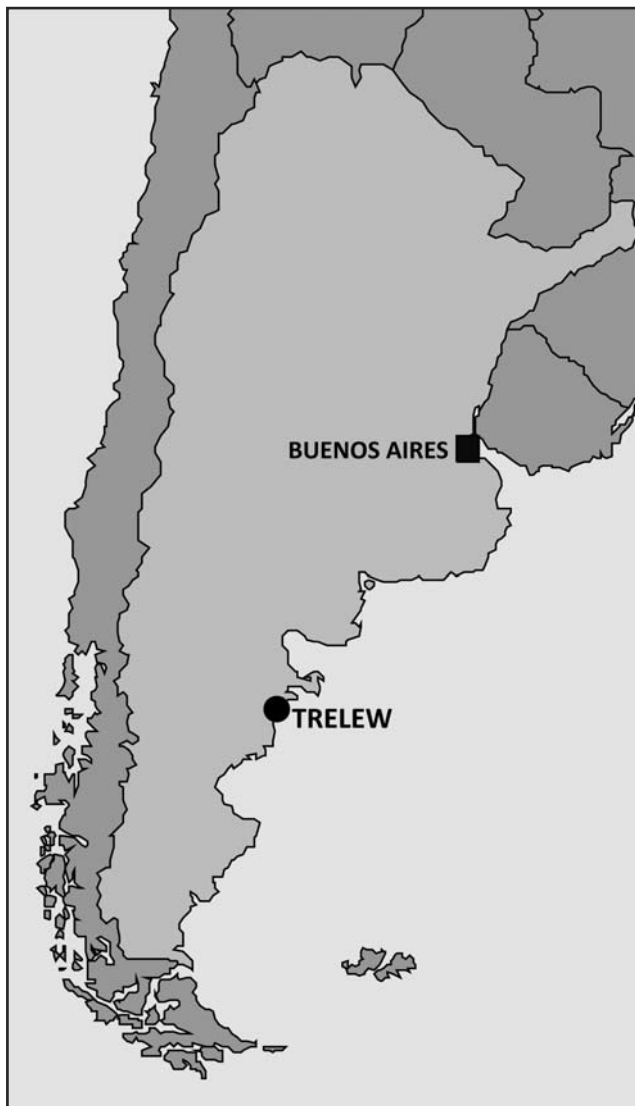
L'autre musée est plutôt un mémorial en l'honneur de 649 tués des troupes de l'armée d'Argentine. Situé à 480 kilomètres des Malouines, cet aérodrome militaire a été la base aéronavale de l'armée lors de la guerre éclair contre le Royaume-Uni du 2 avril au 14 juin 1982. Photos des héros, liste des pertes en hommes et en matériels, maquettes d'avions et de navires : un beau travail en hommage à la nation argentine qui semble bien se considérer comme victime et toujours propriétaire de ces îles. Sur la carte régionale affichée sur le mur, les « Islas Malvinas » sont référencées : Argentina.

Je découvre également que nous sommes sur le site d'une affaire politico-historique : le massacre de Trelew. C'est le 22 août 1972, dans cet aéroport, que furent assassinés les 16 militants péronistes, selon une mise en scène typique des états totalitaires d'Amérique du Sud.

Le 15 août, 110 militants s'évadent du pénitencier voisin de Rawson en tuant deux gardiens. Le planificateur et responsable de l'opération : Mario Roberto Santucho, chef du Parti Révolutionnaire des Travailleurs, avait réussi à entrer en contact avec Marcos Osatinsky (FAR) et ensemble, ils avaient commencé à planifier cette évasion. Ces deux dirigeants ainsi que Fernando Vaca Narvaja, Roberto Quieto, Enrique Gorriarán Merlo et Domingo Menna composent le soi-disant Comité de Fuite. Un BAC One-Eleven, avion de la Southern Company, précédemment détourné par un groupe de partisans dont les membres étaient passagers, doit prendre les évadés pour les conduire au Chili, alors dirigé par le président socialiste Salvador Allende. D'autres véhicules, retardés, ne sont pas là, à cause d'un malentendu avec les signaux préalablement convenus. Toutefois, un deuxième groupe de 19 évadés réussit à atteindre l'aéroport par ses propres moyens, à l'aide de trois taxis, mais arrive trop tard : l'avion vient de décoller.

Voyant s'échapper leur chance de concrétiser leur évasion, ils déposent les armes et convoquent une conférence de presse. Passons sur les détails de la crise politique que l'incident va créer entre le Chili du socialiste Salvador Allende et l'Argentine dictatoriale du Président Alejandro Augustin Lanusse (ça ne s'invente pas : s'appeler ainsi dans une telle situation !). Impossible de réintégrer les évadés au





pénitencier au risque d'y déclencher une émeute. Pendant ce temps, ceux qui ont réussi leur évasion, notamment des chefs de l'opposition, déclenchent une véritable guerre des médias.

Trois mille hommes des troupes de marine encerclent l'aéroport. Il semble que le gouvernement craigne plus une intervention extérieure qu'une nouvelle tentative des 19 contestataires. Les attentats à la bombe fleurissent dans toutes les grandes villes d'Argentine. C'est dans ce climat de haute tension que les membres du Conseil des Chefs des trois forces armées et les ministres se rencontrent dans la nuit du 21 août 1972 à la Maison du Gouvernement de Buenos Aires. Ils ne fournissent pas toutes les informations qu'étaient en droit d'attendre les journalistes. Cette même nuit, à 3 h 30, le 22 août, à la base navale Almirante Zar, les 19 détenus sont soudainement réveillés et engagés à sortir de leur lieu de détention. Selon le témoignage des trois prisonniers survivants, ils sont contraints de regarder le sol et sont alors abattus par une patrouille de marines, sous les ordres du lieutenant commandant Luis Emilio Sosa et le lieutenant de vaisseau Roberto Bravo. Treize sont morts sur le coup, tandis que trois blessés ont reçu chacun le coup de grâce. La version officielle des événements a indiqué qu'il y avait eu une nouvelle tentative d'évasion, avec 16 morts et trois blessés parmi les prisonniers, mais pas de victimes dans les rangs de la

Marine. Cet assassinat va déclencher une vengeance terrible de la part de L'ERP (Armée Révolutionnaire du Peuple) qui fait assassiner le vice-amiral Hermes Quijada et le ministre des armées Arturo Mor Roig.

La révolution est en marche.

Ces incidents ont été révélés dans le livre : *La Pasión según Trelew* par Tomás Eloy Martínez, publié à l'origine en 1973. L'ouvrage a été interdit par la censure de la dictature du « Proceso », et enfin réédité en 1997.

Le secrétaire argentin de la Commission des droits de l'homme, Eduardo Luis Duhalde, avocat défendant une partie des 19 prisonniers politiques, a déclaré à propos de ce massacre :

« En tant qu'avocat, c'est le plus grand sentiment d'impuissance que je n'ai jamais ressenti au cours de toute ma carrière. Sous une dictature, il n'existe aucune règle de droit, et donc mon rôle a été rétrogradé à celui d'un simple observateur.

Voilà comment, suite à un incident de vol au-dessus de la Pampa, le voyageur se trouve subitement et involontairement confronté à l'Histoire. Si l'élaboration de notre culture reste en partie le fruit du hasard, la curiosité n'en demeure pas moins indispensable pour l'enrichir.



Monaco, le 20 janvier 2014



EUROPE

du mythe et du rêve à la réalité

par Robert Roc

Il y aurait près de quarante siècles, à en croire la légende, vivait en l'île de Tyr reliée à la côte de l'Asie antérieure par une digue une jeune princesse prénommée Europe.

En ces temps reculés sur l'Olympe régnait, paraît-il, Zeus lequel, sur une plage frangeant la mer d'entre trois continents aurait aperçu s'ébattant cette mortelle dont, étymologiquement, le nom signifie fille aux profonds grands yeux.

Ébloui par sa beauté, le roi des dieux la désira, mais, pour éviter les foudres de son épouse en droit de lui reprocher ses inclinations lubriques, il usa d'un stratagème pour arriver à ses fins en se métamorphosant en un superbe taureau qui eut tôt fait, sans l'effaroucher d'emporter la fille du roi tyrien Agenor jusqu'au rivage de la Crète où, à Gortyme il lui fit perdre voluptueusement sa virginité amenant par la suite Arterios, le roi de cette île, à reconnaître les trois fruits de cet hymen dont Minos de qui ce souverain fit même son successeur.

Mise à par la fin, une variante de cet événement indiqua qu'il se serait produit lors de la conquête de la cité tyrienne par Taurus lequel, chef des troupes du roi de Crète, lui aurait amené la prisonnière de haut rang à bord d'un vaisseau baptisé Le Taureau ou portant en figure de proue une tête de taureau.

Quoiqu'il en soit rien n'indiquerait que la fille ainsi enlevée aurait posé le pied sur le continent même si, au huitième siècle avant l'ère chrétienne, Homère, dans un hymne à Apollon désireux qu'un temple lui soit dédié à Delphes fit état de gens d'Europe comme si le terme Europe désignait la terre grecque.

Par la suite, comme l'indiqua Hésiode, les Grecs étendirent son aire géographique à la zone au nord de leur territoire sans que, selon la constatation d'Euripide, l'on sache ni d'où cette partie alors connue de la Terre a tiré ce nom Europe ni qui le lui a donné.... A moins, ajouta-t-il en faisant référence à une vieille légende, qu'elle l'ait pris de la mythique Europe de Tyr.

Hérodote lui non plus ne trouva de lien existant entre la princesse tyrienne et le continent portant à jamais son nom.

Après s'être emparé en -332 de Tyr, la cité natale de la princesse Europe, Alexandre le Grand le trouva-t-il dans le creuset où il fit se mélanger les civilisations grecque, persane et égyptienne.

Par la suite ce fut au tour de la civilisation romaine de se mêler à ces dernières après que Rome eut assujéti la Grèce puis, ultérieurement, à la germanique après la destruction de l'Empire romain d'occident en 475 et à la musulmane enfin, mais l'Europe resta toujours morcelée.

Si les conquérants de jadis avaient peut-être rêvé de l'unir sous leur férule, ce fut à Charlemagne, sacré empereur en l'an 800, de tenter de faire du continent une entité politique.

S'il ne parvint pas à ses fins, d'autres, plus tard, s'efforcèrent d'y arriver comme Otton Ier ou Frédéric II fort quant à lui de la gracieuse rétrocession de Jérusalem, de Bethléem et de Nazareth obtenue du sultan Malik Al-Kamil, comme Henri VII de Luxembourg en qui, jusqu'à la mort de celui-ci en 1313, Dante avait placé ses espoirs d'une unification de l'Europe sur le modèle inspiré des empires romain et carolingien alors que, à peu près à la même époque, un Paul Dubois vit en Philippe le Bel le rassembleur des Européens, de ces mêmes Européens qui, impliqués deux siècles plus tard dans des luttes religieuses empêchèrent Charles Quint d'organiser le continent sous son autorité.

L'idée unioniste européenne n'en était pas morte pour autant puisque en 1603 Althusius, dont les réflexions furent poursuivies par Montesquieu et Proudhon, écrivit que tout problème devait être résolu aux niveaux compétents ainsi induit allant être repris par Hegel et de Tocqueville.

En 1638 Sully fit état du projet de structuration politique de l'Europe conçu par Henri IV de France et Elisabeth I d'Angleterre sous la forme d'une confédération présidée par un empereur élu.

En 1693 William Penn à qui les colonies anglaises d'Outre Atlantique devront le texte de leur déclaration d'indépendance donna à l'Europe son essai pour la paix promouvant la désignation d'une Diète impériale constituée par les députés de tous les Princes et États souverains du continent cependant que, à l'est, le tsar Pierre Ier allait étendre l'aire géographique de l'Europe jusqu'à l'Oural e n'y intégrant son pays que lui-même et Catherine II européanisèrent.

En France, en 1713, un projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe fut présenté par l'abbé de Saint-Pierre que Leibniz suggéra de parfaire avec la fondation d'une banque centrale européenne et la création d'une cour européenne de justice présidée par le Pape, un projet qui, malgré les commentaires de Rousseau, resta lettre morte.



De son côté Kant prôna l'Europe des Nations en apportant la précision que le droit des gens devait être fondé sur un fédéralisme d'États libres.

Conscient de la nécessité de réorganiser la société européenne Saint-Simon entendit, sans être écouté, rassembler en un seul corps politique les peuples du continent tout en conservant à chaque nation son indépendance ; le parlement de la confédération placé au-dessus de tous les gouvernements nationaux ne prenant des mesures que dans l'intérêt général.

Si par européenisme Napoléon, selon son expression, s'efforça d'unir le continent par la force des armes, son échec n'empêcha pas le projet saint-simonien d'être relancé par un Victor Hugo popularisant la formule États-Unis d'Europe, par un Auguste Comte proposant de surcroît la création d'une monnaie européenne, par un Renan ouvrant une réflexion sur une communauté politique basée sur un patriotisme constitutionnel plutôt que sur un discours mythologique ; Paul Valéry souhaitant pour sa part que l'Europe restât pour tout le moins ce qu'elle paraissait être, c'est à dire la partie la plus précieuse, selon lui, de l'univers terrestre.

Certes l'Europe, pendant des siècles, avait pu se considérer comme le centre du monde alors qu'elle contrôlait le continent américain, presque toute l'Afrique, l'Océanie et une bonne part de l'Asie, mais au lendemain de la guerre 1914-1918 elle restait assurément un carrefour où se rejoignaient les civilisations même si elle venait d'être amputée de la Russie ; la chute de Nicolas II ayant ouvert à ce pays le chemin du retour à l'Asie ainsi que le nota René Guénon.

De la sorte s'était accentuée la division de l'Europe, d'une Europe dont au cœur du conflit Jules Romains argumentait pour qu'elle soit Européaniste, ce dernier étant à l'origine en 1923 de la création de la revue Europe notamment avec René Arcos, Charles Vildrac, Georges Duhamel, défenseur d'une civilisation à visage humain, et Jean Richard Bloch qui tous ont la vision, par delà un continent artificiellement morcelé, d'un continent uni dont, à l'est, comme l'a écrit Jules Romains la frontière est la Russie, d'une Europe rassemblée de l'Oural à Gibraltar, de la Thrace aux Hébrides.

Ils n'étaient pas les seuls à promouvoir l'idée européenne car, de son côté Richard Coudenhove-Kalergi appela à la constitution des États fédérés d'Europe.

Il se peut, écrivit quelques années plus tard Von Keyserling, qu'un jour l'Europe se constitue en unité politique, mais si l'on ne veut pas que se perdent irrémédiablement des valeurs irremplaçables cette unification ne réussira jamais que grâce à l'avènement d'un empereur plus grand que tous ceux qui apparurent durant toute l'ère chrétienne.

Si, en 1929, Aristide Briand prêcha dans le vide pour la création des États-Unis d'Europe, Paul Valéry ayant jugé le continent affecté par une crise de l'esprit en sortit du cadre en tenant pour européens tous les peuples qui au cours de l'histoire ont subi l'influence de Rome, de la Grèce ou du christianisme tout en oubliant que l'islam a lui également marqué l'Europe d'une empreinte durable.

Pour que le nom Europe ne devienne pas qu'une expression purement géographique et historique, pour que le vieux continent ne cesse pas, face au Nouveau Monde, d'être un agent de l'histoire humaine était impérative l'union de toutes les nations européennes et non pas leur fusion car, comme l'affirma Drieu la Rochelle l'Europe ne pouvait être contre les patries, mais devait être l'Europe des patries.

Déjà occultée à l'est, l'idée européenne ne tarda pas à être défigurée par Hitler poussant un Thomas Mann redoutant que l'Europe ne s'expose à un suicide collectif à lancer un Achtung Europa ! pour dénoncer l'asservissant nouvel ordre que, aidés par leurs adeptes de maints pays du continent, les nazis auraient voulu imposer à l'Europe, ne réussissant qu'à faire, selon les termes de Romain Rolland, que la civilisation d'Europe sente le cadavre.

Au lendemain d'un conflit aux aspects de guerre civile intraeuropéenne qui fit déclarer à Charles de Gaulle qu'il était avant tout nécessaire de refaire la vieille Europe, de la refaire solidaire avec tous ceux qui demeureraient fidèles à cette conception du droit des gens où est sortie et sur laquelle repose notre civilisation, se tint, en 1948 à La Haye, à l'initiative de Winston Churchill, un congrès de l'Europe, d'une Europe qui alors ne pouvait pas s'étendre de l'Atlantique à l'Oural et dont, en 1951, émergea une première institution commune sous l'impulsion de Jean Monnet ayant réalisé que les nations souveraines n'étaient plus le cadre où pouvaient se résoudre les problèmes.

La communauté du charbon et de l'acier était loin pourtant de préfigurer la maison commune évoquée par Mikhaïl Gorbatchev peu avant que ne se fermât la parenthèse soviétique, une maison commune où chaque pays, la Russie incluse, devrait avoir sa place avec ses différences, ses spécificités.

Pour que l'Europe devienne effectivement la maison commune de tous les Européens il lui fallait, une fois effacée sa coupure en deux blocs antagonistes, se donner une politique financière, économique et sociale commune pour que, porteuse des valeurs communes posées par les trois religions monothéistes qui l'ont façonnée et dont se sont inspirées les deux grandes révolutions qui la bouleversèrent, la Française et la Russe, elle ne soit plus, à la fois une et multiple, un rêve du passé, mais une réalité du présent et de l'avenir.



PRIX ARMAND LUNEL 2014



Après une longue carrière commerciale à l'Exportation, dans l'industrie pharmaceutique - dont quinze ans d'expatriation - Daniel AUGENDRE a pris sa retraite à Aix-en-Provence.

C'est là qu'il a commencé à écrire. D'abord une étude exhaustive de 180 fontaines de la ville, puis un roman de souvenirs exotiques.

Il écrit des nouvelles, des contes et des poésies, souvent inspirés de sa vie passée Outre-Mer.

Pour en estimer l'intérêt éventuel, il les présente à des concours littéraires. C'est ainsi qu'en 2014, il a obtenu le Grand Prix des Jeux Floraux méditerranéens et le Premier Prix de la Nouvelle de la Société des Arts et des Lettres de France.

Depuis une dizaine d'années, il vit à Saint-Raphaël.



8

Maître berger

Aujourd'hui, les troupeaux en transhumance, ne piétinent plus la draille pour aller à l'alpage : les bétailières automobiles les y mènent directement.

Mais, là-haut, dans la montagne, rien n'a changé : le berger, solitaire, n'a, pour compagnie, pendant les longs mois d'été, que ses bêtes, brebis et chiens.

Quand, dans cette sérénité bucolique et pastorale, le bélier devient fou, le drame ensanglanté l'Ubac et endeuille le village.

La mort brutale de Louis, le Maître-Berger, bouleverse tout le microcosme ovin.





Daniel AUGENDRE

Maître berger

P.E.N. Club de Monaco



9

© 2014 - Daniel Augendre et P.E.N. Club de Monaco



Cet après-midi là...

Jean, essoufflé, fait une halte. Il pose à terre son sac à dos. Le chien, langue pendante, se couche à ses pieds. Il est midi passé. Ils viennent de franchir le crêt qui domine la combe où pâture le troupeau. Il leur faut, encore, dévaler l'ubac pour atteindre la cabane en pierres, sur le versant ensoleillé de la vallée. Pendant l'été, les bêtes paissent sur le flanc ombragé de la montagne. Mais, en cette fin d'automne, elles préfèrent la douce chaleur de l'adret, de l'autre côté du torrent clair.

Il boit, à sa gourde, une longue goulée d'eau encore fraîche. Il en verse dans le creux de sa grande main. Le chien y lape bruyamment et lèche la paume, pour ne pas en perdre une goutte. Peut-être aussi par reconnaissance. Ou tendresse ?

Jean extrait de son bagage ses lunettes d'approche. Il scrute l'alpage. Dans la lumière verticale de la mi-journée, le troupeau est difficile à distinguer dans son environnement minéral et végétal : Roche blanche ou agneau ? Buisson ou mouton ? Il cherche la silhouette de Louis, le vieux berger qu'il vient seconder pour redescendre les bêtes jusqu'à l'aire d'embarquement dans les bétailières. Il ne l'aperçoit pas. Peut-être est-il dans la cabane, en train de déjeuner ? Mais, alors, pourquoi la cheminée ne fume-t-elle pas ? Et pourquoi, oui, pourquoi le troupeau est-il si dispersé ? Que font les deux chiens voués à sa garde ?

Le jeune homme range les jumelles dans le sac qu'il jette sur ses épaules. Il est soucieux. Si, encore, il pouvait téléphoner au Maître-berger... Mais voilà deux jours que, ni le patron, ni lui-même, ne peuvent joindre le « vieux »... Peut-être un problème de « batterie à plat » ? Il ne sera rassuré que lorsqu'il aura rejoint son ami.

Le soleil est chaud dans un ciel sans nuage. Il s'engage sur le sentier sinueux et pentu. Le chien le précède allègrement, mais, tout à l'heure, le Briard, à la vue perçante, a grommelé sa désapprobation en contemplant les brebis éparpillées sur la pâture. Son attitude impatiente exprime sa hâte à rejoindre ses deux collègues, pour regrouper le bétail. Et... réprimander la chienne, sa propre fille, à qui il a appris le métier !

L'air sent la menthe sauvage, le thym et l'herbe chaude. La prairie est piquetée de colchiques mauves. A mi-pente, une bouffée d'air apporte, un bref instant, le bruit d'une sonnaille. Puis, une marmotte pousse un cri. Une autre lui répond, comme un écho lointain. En d'autres circonstances, Jean s'arrêterait de temps en temps pour humer ces senteurs ; pour écouter les clarines ; pour identifier la sonnaille du grand bélier qu'il a amené, il y a quatre semaines, avec trois autres jeunes mâles, pour la monte des brebis...

Mais il a hâte de rejoindre son ami et de se rassurer : car il est inquiet. En plus du silence téléphonique du Maître-berger, ces dernières quarante-huit heures, il ne comprend pas la raison de la dispersion anormale du troupeau ; ni l'absence de fumée à la cheminée de la cabane, à l'heure du déjeuner... Il n'aime pas les questions sans réponses ; l'insolite le dérange. Les anomalies le titillent. Il observe le manège du chien qui court devant lui. Son comportement inhabituel n'est pas fait pour le rassurer : le Briard s'arrête, le museau frémissant pointé vers l'adret, les oreilles dressées, le regard fixe ; il gronde, puis repart, déboule un morceau de pente, s'arrête à nouveau...

Ils sont, maintenant, à quatre cents mètres du ruisseau qui s'étire au fond de la combe. Jean aperçoit le petit pont rustique fait de planches grossières et de troncs mal équarris. Il l'a construit pour permettre le passage des brebis et des agneaux quand, après un orage, le cours devient torrentiel. Il s'arrête pour siffler entre ses doigts. C'est un appel de berger à berger. La modulation n'est pas un ordre donné à un chien. Plutôt comme un cri : « Ohé ! L'ami ! » ou « Hé ! Louis ! ». Il tend l'oreille. Il entend son signal vibrer dans la petite vallée ; revenir, affaibli, en écho. Il écoute attentivement. Il croit percevoir un bruit de sonnaille... Le silence retombe, lourd de déception.

- Mais qu'est-ce qu'il fout, le vieux... Qu'est-ce qu'il peut bien foutre ?

Maintenant, ils dégringolent la pente en courant. C'est l'âne qui les a vus le premier. Il lance un braiement rauque, prolongé, saccadé. Une sonorité de trompette syncopée. Le Briard répond par un aboiement amical. Les voilà sur le petit pont. Ils continuent à courir en haletant. Le sac à dos de Jean est de plus en plus lourd. Il cogne contre les reins qu'il meurtrit. La sente sinue jusqu'à la cabane, à trois cents mètres. Elle est pentue. Ils la grimpent aussi vite qu'ils le peuvent. Mais l'homme et la bête sont fatigués. A mi-chemin, Jean s'arrête pour reprendre son souffle. Un point, sur le côté, lui taraude le flanc. Il reprend, malgré tout, sa course.

A trente mètres de la porte close, (« Pourquoi a-t-il fermé sa porte à cette heure de la journée » ?), il aperçoit, dans l'herbe foulée, une trace brune qui pointille la sente.

- Louis ! Oh ! Louis !



10



Sur la porte, sous le faisceau des brins de lavande croisés et cloués – pour protéger les lieux...-, du sang séché croûte en bavures inégales. Jean pousse le lourd vantail. L'odeur le foudroie sur le seuil. L'odeur et l'horreur ! Louis gît sur son lit, les boyaux à l'air, les deux mains crispées sur son abdomen éventré. La tête renversée en arrière, les yeux révoltés, le visage tordu par la douleur et l'agonie.

Le jeune berger défaillit. Bloquant sa respiration, il va ouvrir à double battants la fenêtre : faire un courant d'air ! Evacuer cette puanteur ! Les larmes aux yeux, le mouchoir sur le nez, il regarde, à nouveau, le cadavre de son vieil ami. Par terre, le calendrier des Postes traîne, bariolé de traînées sanglantes. Jean déchiffre le message de sang séché : « JO FADA ».

Jo, c'est le grand bélier du troupeau. Le bélier – Maître. L'étalon. Une bête superbe. Les grandes cornes enroulées portent légèrement vers l'extérieur. Il est puissant, il est énorme. Il couvre, à lui seul, plus de soixante brebis au cours des cinq derniers mois de l'année !

Il est, aussi, rétif, difficile à mener. Jean en sait quelque chose, lui qui l'a conduit, il y a quelques semaines, à l'alpage rejoindre les brebis ! Mais le berger connaît bien la bête et la bête connaît bien le berger... Ils se respectent. C'est Jean qui l'a sélectionné, il y a quelques années, parmi les agneaux à castrer, pour faire des « cadets » (ces moutons qui mèneront, par groupe d'une cinquantaine de bêtes, le troupeau sur la draille. Le « cadet » a droit à un nom et à une sonnaille). Cet agneau, Jean l'avait préservé : il savait qu'il en ferait un bélier reproducteur de qualité. Et il ne s'était pas trompé ! Alors, il s'en est occupé personnellement. Il a su le protéger des autres béliers, plus âgés, qui pressentaient, probablement, la future prééminence du jeune mâle. Et quand il a fallu le séparer des brebis et l'enfermer dans le petit enclos qui lui était réservé, c'est Jean, et Jean seul, qui y était admis pour remplacer la paille, renouveler l'eau du petit abreuvoir et apporter la nourriture. JO, par jeu, faisait semblant de le charger, tête baissée, cornes en avant. Mais ce n'était pas une menace. Juste un jeu. Et le berger lui parlait toujours sans élever la voix. Avec cette tonalité grave et paisible qu'il utilise avec toutes les bêtes, y compris les chiens.

Quand le grand Mérinos est devenu l'étalon, c'est Jean qui lui a mis, autour de son cou puissant, le large collier de cuir avec la sonnaille d'airain. Entre l'homme et la bête, entre Jean et Jo, il y a quelque chose... Un lien, presque « une filiation ». En tout cas, du respect et de l'estime.

Jean est un gaillard solide. Il en a vu d'autres... Mais la mort de Louis le bouleverse profondément. Il réagit cependant. Il s'approche du cadavre et en clôt les paupières. Il jette sur le ventre, déjà putréfié et bourdonnant de mouches, la houpelande du vieux Maître. Dehors, il extrait du sac à dos son téléphone mobile. Il lui faut informer, au plus vite, le patron, « le baïle » comme l'appelait respectueusement le vieil homme.

- Nom de Dieu ! Louis ? Louis, mort ?

Quand, adolescent, il avait servi le troupeau de son père, c'est Louis qui l'avait initié au métier. Il lui avait tout appris. Avec un sanglot dans la voix, il dit à Jean :

- Puisqu'il y a mort d'homme, je dois prévenir les gendarmes. Ne touche à rien. Je te rappelle dans une heure. Toi, fais le point sur le troupeau. Prends garde à JO. S'il est devenu fou, il peut ne pas te reconnaître...

Jean laisse la porte de la cabane grande ouverte pour créer un courant d'air. Bon dieu ! Quelle puanteur... Il aperçoit le Briard, là-bas, à l'orée du bois qui, déjà, rabat les brebis, les regroupe par de petits jappements impératifs. Sacré chien ! Inutile de lui donner des ordres ! Il les anticipe... Pour l'instant, il néglige les quelques chèvres qui broutent de jeunes feuillages d'arbuste. Il les sait plus disciplinées. Il sera toujours temps de les ramener plus tard...

Mais où sont les deux autres chiennes ? Le regard de Jean « balaie » l'herbage. Pourquoi ne participent-elles pas à la remise en ordre du troupeau ? Pourquoi ne les entend-on pas aboyer ? et pourquoi, surtout, ont-elles laissé les brebis se disperser, en l'absence du vieux berger ?

Il finit par en apercevoir une, près de l'âne. Il la siffle. Il l'entend japper faiblement. Elle ne bouge pas. Intrigué, il court jusqu'à elle. L'âne salue son arrivée par un braiement joyeux. La chienne est couchée sur le flanc. Elle respire faiblement, langue pendante. Elle tourne lentement, vers Jean, une tête de bête épuisée. Les yeux sont ternes, la salive macule ses babines. Du fond de sa gorge, elle émet un gémissement comme un pardon... Elle n'en peut plus ! Elle abandonne... Elle a honte de sa défécation, mais elle a atteint sa limite ; elle a fait tout ce qu'elle a pu, même au-delà !



Le berger la caresse affectueusement. Il a gardé son sac sur son dos. Il en extrait la gourde et donne à boire à l'animal exténué. Il avait amené un steak de bœuf à Louis... il le découpe, avec son grand opinel, en morceaux qu'il donne à la chienne.

Une question se pose, dès lors : Pourquoi l'animal est-il dans cet état d'épuisement ? Et où est la seconde gardienne ? Les chiennes sont préférées aux mâles, à l'alpage, car elles sont moins fugueuses. Jean parcourt le pâturage à grandes enjambées. Il siffle l'absente. Son appel strident fait s'envoler, de derrière un rocher, à cent mètres de lui, quelques corbeaux croassant. Il y court. Mais, avant d'atteindre la grosse pierre moussue, il a senti... L'air empesté la charogne ! Le cadavre de la Beauceronne, déjà putréfié, exhibe, au soleil, ses tripes pâles, bourdonnantes de mouches.

Jean comprend tout de suite : Elle n'a pu être éventrée que par Jo. A-t-elle voulu protéger le vieux berger de l'attaque du bélier fou ? Non. L'endroit est trop éloigné de la cabane et des traces de sang, dans l'herbe. Louis n'aurait pas eu la force, malgré sa vigueur, de se traîner, d'ici à sa couche, pour y mourir. Voilà qui explique l'exténuement de l'autre chienne : Elle s'est retrouvée seule à gérer le troupeau !

Jean, maintenant, a peur. Il faut bien que JO soit devenu complètement cinglé pour s'être attaqué – il ne sait pas dans quelle chronologie- au Maître-berger et à sa chienne... Le troupeau est une famille unie, pâtres inclus. Les hommes sont là pour en gérer l'espace, pour servir les bêtes, les nourrir et les soigner. Les aider quand l'agnelage est compliqué. Les protéger des chiens errants. Le Briard et la Beauceronne assurent, eux aussi, leur sécurité. L'âne amène à l'alpage le quintal de sel, complémentaire de l'herbe broutée. Les chèvres fournissent le laitage nécessaire aux bergers. Tous vivent ensemble, en harmonie, dans la grande paix de la montagne. Ce double drame n'a pas de sens ! Le bélier est le géniteur du troupeau ; pas son ennemi !

Mais où se cache le tueur ? Le berger tend l'oreille. Quand le Briard ne jappe pas (il continue vaillamment son travail de regroupement des brebis...), il entend les clarines tintinnabuler calmement. Chacune a sa propre sonorité et Jean sait mettre un nom sur les porteurs de toutes les clochettes du troupeau. Mais il n'entend pas tinter les notes graves de la sonnaille de JO.

Son téléphone sonne à nouveau.

- Jean, la gendarmerie t'envoie deux gars pour l'enquête. Ils ramèneront le corps de Louis. L'hélicoptère sera là dans deux heures. Et les bêtes ?

- JO a tué, aussi, la Beauceronne. J'ai trouvé l'autre chienne complètement épuisée. Inutilisable. Elle s'est crevée à gérer, seule, tout le troupeau ! Elle est à bout... Je ne vois pas comment je pourrais ramener les bêtes demain matin, seul avec un chien ! J'aimerais bien l'aide du Piémontais et de son bâtard... Quant aux brebis et aux agneaux, la Briarde a commencé à les rassembler. Elle fait un sacré boulot, toute seule !

- Jean, nous ne pouvons pas différer le retour du troupeau. Les bétailières sont commandées pour le début de l'après-midi de demain, à l'aire d'embarquement... Il est trop tard pour modifier le programme... Je vais essayer de t'envoyer le Piémontais et son chien... Il ne peut pas nous refuser cela ! Je te rappelle dans une heure...

- Patron, dites aux gendarmes de ne pas survoler les bêtes pour ne pas les affoler et les éparpiller à nouveau ! Insistez pour que l'hélico se pose à l'ouest de la cabane

- Compris ! Quand ils auront enlevé le corps de Louis, nettoie le gîte. Brûle la paille. Rassemble ses effets personnels. Tu les chargeras, demain matin, sur l'âne. S'il le faut, tu y installeras aussi la Beauceronne, si elle ne peut plus avancer... Une chienne capable de mener, seule, un troupeau pendant deux jours, mérite mieux que notre admiration. Elle a droit au respect... A tout à l'heure !

La Briarde, quant à elle, continue inlassablement son travail. Progressivement, les brebis, qui s'étaient inconsidérément éloignées sur la pâture, retrouvent leur sens grégaire. Contraintes et forcées. Les plus récalcitrantes se font mordiller les pattes. Juste ce qu'il faut pour ne pas être blessées. Suffisamment pour se discipliner...

Quelques chèvres rejoignent le groupe spontanément. Ce sont de belles « chèvres de ROVE ». Avec leur lait, Louis faisait son fromage. Il aimait avoir, avec les brebis, cinq à six de ces attachantes compagnes. Elles nourrissent les agneaux orphelins ou rejetés par leurs mères. Leur gourmandise les attire vers l'orée du bois : elles aiment brouter les jeunes feuillages des buissons. Les chiens les surveillent « d'un œil » quand elles s'éloignent de l'herbage. Ils savent que, le plus souvent, elles reviendront d'elles-mêmes. Leurs pelages d'un beau brun cuivré sont comme des barques qui flottent sur les vagues ovines, où écume le pelage blanc des agneaux bêlants...



Plusieurs sonnailles font un joyeux carillon. C'est le mitan de l'après-midi. Le soleil est encore chaud. Les fleurs des vénéneuses colchiques, sagement délaissées par le troupeau, égaient le pacage de leur constellation parme. L'herbe piétinée exhale une odeur de fenaison. Mais Jean n'est pas, pour une fois, sensible à la poésie des lieux. Il sait que, dans cet espace bucolique, se cache le bélier fou. Celui avec lequel il entretenait une bienveillante complicité, l'a trahi. JO a tué Louis. Il est devenu, au sein du troupeau, un danger. Il a amputé « la famille » de son Maître-berger et d'une des deux chiennes...

En attendant l'arrivée des gendarmes, il doit couper du bois. Beaucoup de bois. Il lui faut incinérer la literie maculée, la pauvre chienne étripée et puis... JO quand il l'aura abattu. Il va récupérer la hache et la serpe dans la cabane. Son mouchoir sur le nez, il s'en saisit et sort rapidement. Il a hâte de pouvoir faire le ménage, d'effacer ce macabre spectacle...

Avant d'aller jusqu'au bosquet, il fait un détour pour aller voir la chienne fatiguée. Elle dort sur le flanc. Elle a mangé toute la viande. Il va caresser l'âne qui broute paisiblement. Il semble veiller amicalement sur le sommeil de sa gardienne dont il s'éloigne peu. Le troupeau, pense à nouveau Jean, est une famille... Sa famille !

Pendant qu'il fagote les branches mortes, son téléphone se fait, encore, entendre.

- Jean, le Piémontais est d'accord pour venir « te donner la main ». Compte tenu des circonstances, les gendarmes ont obtenu l'autorisation de l'amener, avec son chien, dans l'hélico. Ils seront auprès de toi dans une quarantaine de minutes. Donc rien de changé au programme initial : Tu quittes l'alpe, demain matin, à l'aube, pour être vers midi sur l'aire d'embarquement. Les deux premières bétailières t'y attendront. Quant à JO... Navré, mon gars, mais tu as le fusil de Louis... Salut et à demain !

Non ! pense le berger. Ce n'est pas moi qui vais flinguer le grand Mérinos. Je vais demander au collègue de le faire à ma place... Il comprendra... Oui, j'en suis sûr, il comprendra...

Il lève la tête, brusquement. Il vient d'entendre, il le jurerait, le grand bélier blatérer au loin. Il croit même avoir perçu, un bref instant, le tintement grave de sa sonnaille, là-bas, à l'ouest de la combe.

Comme Jean l'avait demandé expressément à son patron, l'hélicoptère s'est posé loin du troupeau. Il a remarqué la manœuvre spontanée et réfléchie du Briard : Le chien, en entendant le vrombissement saccadé de l'appareil, est allé se poster loin des brebis pour pouvoir les contenir et les rabattre en cas de panique. Mais les bêtes n'ont pas bronché. Seul, l'âne y est allé de son braiement en coups de scie.

Le Piémontais et son bâtard ont sauté, les premiers, à terre. Les deux militaires ont suivi. L'un porte une civière empaquetée sur l'épaule. L'autre, une grosse sacoche. Jean leur fait un grand signe de bienvenue. Le Piémontais lui répond par un sifflement modulé et amical.

Les trois hommes n'ont pas fait cent mètres qu'un blatèrement sonore se fait entendre derrière un amas de rochers, au-dessus d'eux. Le grand bélier furieux déboule la pente, tête baissée, cornes en avant. Droit sur leur trio.

- Gaffe ! hurle Jean. Gaffe ! C'est le fada !

Et il se rue vers la cabane pour prendre le fusil de Louis. Le temps de mettre deux cartouches de chevrotines dans le canon, il entend des cris... et trois détonations. Il court vers les trois hommes. Le chien hurle à s'égosiller. L'adjudant-chef explique, le pistolet automatique à bout de bras :

- Navré, mais c'était lui ou l'un de nous !

- De toutes les façons, il fallait le faire ! Et je préfère que ce soit l'un d'entre vous qui ait du l'abattre...

Le deuxième gendarme s'accroupit devant le cadavre de JO.

- Regardez Chef, les cornes !

Les deux spirales époutées sont maculées de sang coagulé. D'autres croûtes collent à la laine du garrot et sur le front fuyant. Sur le museau proéminent bouillonne l'écume d'une bave épaisse.

- Bon dieu ! dit Jean, mais il est enragé !

- Il était... rectifie le gendarme adjoint. Nous allons faire des prélèvements. S'assurer que le sang est bien celui de Louis... ou de la chienne. Le vétérinaire saura nous dire si la salive contient le virus rabique...

- De toutes les façons, dit l'adjudant-chef, il faudra l'incinérer avant que vous quittiez l'alpage !

- Nous le ferons dès votre départ...



- Bien, allons voir ce pauvre Louis.

Dans la cabane, les deux militaires font des photos. Ils déplient un long sac plastique à fermeture-éclair et y déposent le Maître-berger, ses deux grandes mains croisées sur ses boyaux boursouflés. Ils glissent la civière sous le linceul et ramassent le calendrier. Glissé dans une enveloppe, il va rejoindre, dans la grande sacoche, les tubes des prélèvements effectués sur la salive de JO.

Jean fait un signe au Piémontais. Ils soulèvent le brancard funèbre.

- Laissez ! dit un gendarme.

- Non ! C'est à nous de le faire. Rien qu'à nous.

Et ils vont, sans un mot de plus, jusqu'au giravion. Ils passent devant la grande masse laineuse de JO, déjà bourdonnante de mouches.

Là-haut, dans le ciel azuré, un rapace plane à la verticale...

- Nous ne nous attardons pas plus longtemps, les gars... Je ne tiens pas à me retrouver avec un vol de corbeaux dans les pales de l'hélico !

En revenant vers la cabane, les deux bergers s'arrêtent devant le grand bélier mort.

- Il est trop lourd à transporter. Nous allons le brûler sur place ! Allons chercher la literie, la chienne éventrée et les fagots...

- Je lui ôte sa sonnaille

- Non, dit Jean gravement. C'est parce qu'il est devenu fada qu'il a tué le vieux. Mais... c'était un grand étalon et il a bien travaillé pour le troupeau. Il mérite qu'on la lui laisse... C'est le seul honneur que nous pouvons lui rendre avant de brûler sa carcasse...

L'après-midi tire à sa fin. Déjà l'ubac se pare des couleurs mauves des colchiques et du bleu intense des gentianes. Le grand brasier panache la combe de la fumée lourde du bûcher.

Jean collecte les affaires du Maître-berger. Il y a le grand parapluie d'un bleu passé, aux baleines en bois. « Pour ne pas attirer la foudre » expliquait Louis. Il aimait le poser, incliné, sur l'herbe et s'abriter dessous quand une averse survenait... Il y a, aussi, sa houlette. Il en avait sculpté le bâton jusqu'au large fer recourbé avec lequel il pouvait crocheter, sans la blesser, la patte arrière d'une brebis indocile. L'instrument était devenu inutile avec les chiens bien dressés dont il disposait. Mais le vieux pasteur travaillait « à l'ancienne ». Et s'habillait « à l'ancienne » : Il n'avait jamais voulu troqué son large pantalon de velours côtelé contre un blue-jean, comme en portent, aujourd'hui, les pâtres... Et il affectionnait, comme couvre-chef, un grand béret bleu qu'il appelait sa « galette ». C'était un souvenir de son service à l'armée, chez les Chasseurs Alpains !

Jean ramasse les quelques bois sculptés à l'opinel : Des petites flûtes, un bâton de houx constellé d'edelweiss et une tête de bélier aux grandes cornes spiralées. Le fusil, aussi, démonté pour pouvoir être glissé, avec tout le reste, dans le grand havresac.

Maintenant, il soigne la chienne épuisée. Il lui parle doucement tout en lui frictionnant ses pauvres pattes tétanisées par des crampes musculaires. Il la remercie d'avoir, toute seule, gardé le troupeau pendant deux jours et deux nuits. Il comprend bien que ce n'est pas de sa faute s'il a trouvé, tout à l'heure, les bêtes anormalement dispersées. Elle ne pouvait pas tout faire. Il la félicite que pas une brebis, un agneau et même une chèvre ne manque à l'appel.

Cette complicité entre chienne et Maître s'accompagne de regards amicaux, plus expressifs que des paroles de reconnaissance réciproque...

La crémation terminée, le Piémontais amène des brassées de branches de romarin, de touffes de thym et de serpolet. Il va les brûler dans la cheminée de la cabane pour la désodoriser, avant de fermer, demain matin, la lourde porte... jusqu'à la prochaine transhumance. Il a retrouvé, dans l'herbe de la prairie, le téléphone de Louis.

- Un rayon rasant de soleil faisait briller quelque chose, près d'un buisson. Là où commence la trace sanglante. Je suis allé voir ce que c'était...

- Sans doute l'a-t-il perdu quand il a été agressé par JO...

L'appareil est allé rejoindre, dans le grand sac en cuir de chevreau, les flûtes, le grand béret bleu, le fusil et la tête, en bois, du bélier.



Il faut, encore, donner à manger aux chiens et préparer le dîner...

Une bousculade se fait entendre dans le troupeau. Dominant les bêlements indolents des moutons, deux sonnailles carillonnent à toute volée. Des blatètements furieux, belliqueux, conquérants, rompent le silence paisible de cette fin d'après-midi automnale. Les brebis s'écartent pour mettre leurs agneaux apeurés à l'abri d'un piétinement possible. Deux jeunes béliers, déjà bien encornés, s'opposent, front contre front. Ils s'arc-boutent, de toutes leurs forces juvéniles, l'un contre l'autre.

Le Piémontais veut intervenir...

- Laisse-les faire, dit Jean. Nous allons savoir qui mènera le troupeau demain matin... Ils n'ont pas perdu de temps pour briguer la succession de JO ! Mais je préfère que le problème soit réglé ce soir plutôt que cette nuit... ou à l'aurore !

Les deux mâles semblent de puissance égale. Quand l'un cède un peu de terrain, l'autre le perd l'instant d'après. Les brebis regardent, indifférentes, ce tournoi... Les lutteurs se séparent un bref instant, se jaugent du regard et s'affrontent à nouveau. Cliquetis des cornes entremêlées, martèlement des crânes. Les sabots se plantent rageusement dans le sol. Les bêtes tournent sur elles-mêmes, soufflent bruyamment, mufle contre mufle, têtes soudées l'une à l'autre. Enfin, l'une d'elles repousse son adversaire qui recule sur la pente. Qui bloque son train arrière contre un rocher. Qui bande tous ses muscles comme des ressorts puissants. Qui libère, brusquement, toute cette vigueur, toute cette énergie, en une détente sauvage, brutale, irrésistible. Sous le choc, l'antagoniste bousculé, blackboulé, bascule, cul par-dessus tête, en un roulé-boulé grotesque ; humilié, le vaincu n'insiste pas et s'éloigne, penaud.

Le vainqueur agite triomphalement – mais non sans une certaine forfanterie- sa clarine pour que le troupeau prenne acte de sa suprématie. Le fanfaron précise, ainsi, que c'est cette tonalité de cloche qu'il faudra, dorénavant, suivre et respecter.

Dans la combe crépusculaire, le long cri du bélier se propage, de l'adret au torrent et de l'eau claire à l'ubac violine. La fraîcheur de l'air exalte les senteurs odorantes des plantes aromatiques brûlées dans la cabane. Les sonnailles tintinnabulent mollement. Les agneaux se blottissent contre les brebis rassasiées. Les chèvres ruminent lentement en secouant leurs barbiches de vieux sages. L'âne dort, couché sur le flanc.

Maintenant, toute la combe bleuit. Les derniers rayons solaires teintent les crêts des tons cuivrés des feuillages d'automne. Il est difficile d'imaginer, dans ce décor pastoral, dans le paisible silence de la montagne, la sauvagerie du drame qui vient de s'y jouer !

Jean prépare le repas. Le Piémontais verse l'eau fraîche, puisée au torrent, dans deux quarts métalliques.

L'après-midi se meurt...

C'est l'heure du pastis !

Avec ton parapluie...

C'est le Piémontais qui en a suggéré l'idée le premier, mais JEAN y pensait déjà : Faire une veillée, en souvenir de LOUIS, ce dernier soir sur l'alpe. Honorer « le Vieux » par la mémoire, les souvenirs ; Evoquer le Maître-Berger, le faire vivre encore un peu, dans son environnement pastoral, près de sa cabane, au milieu de son troupeau...

Ils font un nouveau feu, entre quelques grosses pierres. JEAN a sorti de son sac des pommes de terre. Il les enfouira dans la braise et la cendre épaisses, tout à l'heure... Les deux chiens, fourbus, viennent se coucher près de leurs maîtres. La nuit s'est installée, dans la combe. Sa fraîcheur annonce la froidure prochaine.

- Louis ne s'est pas trompé... Il est grand temps de redescendre le troupeau... La neige n'est pas loin !

- Le Vieux ne se trompait jamais sur ce genre de choses. Il savait. Il sentait. Il humait le vent et il était capable de dire : Le col de l'ours doit déjà être tout blanc...

- En plongeant sa main dans le torrent, il savait s'il avait plu ou neigé en amont...

- Et en observant le comportement des marmottes, il pouvait prédire un hiver très rigoureux ou, plutôt, clément.

C'est encore le Piémontais qui commence l'oraison, sous les étoiles que le Maître-Berger aimait citer nommément. Elles palpitent, là-haut, comme les étincelles qui jaillissent, de temps en temps, du foyer.



- Je devais avoir une vingtaine d'années... J'étais apprenti-berger. C'était le moment de l'agnelage. Je devais surveiller les brebis qui mettaient bas et m'assurer que tout se passait bien. Le Patron m'obligeait à dormir dans la bergerie où, pendant quelques jours, je ne quittais pas les bêtes. C'est sa fille qui m'apportait à manger. Elle était jolie, mais fière, aussi... Bref ! Une nuit, je m'aperçois qu'une brebis, grosse, a un problème. Elle bêle anormalement et saigne. Je vais réveiller le Patron ; Il m'envoie chercher, à bicyclette, le vétérinaire. Celui-ci arrive en bougonnant : Je l'avais réveillé en plein sommeil... Il se lave les mains à l'alcool... et il y va...

Au bout d'un moment, le Patron, qui aimait ses bêtes et qui s'impatientait, lui demande anxieusement :

- Alors ?

- Alors... alors... L'agneau s'est mis de travers. Il est coincé et si j'insiste...je risque l'hémorragie !

Le « baïle » s'est tourné vers moi.

- Prends ton vélo et file chercher LOUIS, le berger du Maire. Fais vite !

Le vétérinaire a haussé les épaules, en signe d'impuissance.

- Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse de plus, LOUIS ? Certes, il connaît bien son métier, mais là...dans le cas présent... De toutes façons, si l'agneau n'est pas mort, il n'en est pas loin... Et j'ai bien peur que votre brebis soit foutue !

(C'est ce qui m'a été raconté, après, parce que moi, j'avais tout de suite enfourché ma bécane et foncé à la recherche de LOUIS...).

Le berger m'a pris, d'autorité, ma bicyclette pour aller plus vite. Moi, je courais derrière, à me péter la rate et les poumons... Quand je suis arrivé à la bergerie, LOUIS était à genoux, dans la paille, devant la brebis. Tout en se lavant précautionneusement les mains et les avant-bras avec le flacon d'alcool du véto., il parlait à la brebis. Il avait, déjà, cette voix basse et douce que nous lui connaissions. Il y avait énormément de tendresse dans les paroles qu'il lui murmurait, en la regardant.

- Ne t'en fais pas, ma belle... On va le sortir, ton petit... N'aie pas peur...et

tiens bon !

Il a extrait de sa poche un petit pot de baume dont il s'est enduit jusqu'aux coudes. Et il a introduit doucement sa main dans l'animal qui soufflait misérablement. Moi, j'avais beau avoir, déjà, vingt ans et avoir vu des centaines de brebis agneler, je n'en menais pas large !

La pauvre bête geignait et saignait. Alors LOUIS m'a dit :

- Petit, tiens-la bien au garrot... C'est maintenant ou jamais !

La sueur coulait sur son front plissé. Il avait l'air de souffrir autant que la brebis... J'aurais juré qu'il souffrait pour elle... Et puis, très lentement, avec une douceur qu'on n'imaginait pas chez un homme aussi costaud, il a retiré son avant-bras. Et dans sa main ensanglantée, il tenait, comme un oiseau blessé, la tête de l'agneau. Et puis, le corps et les petites pattes sont apparus...

Avec autorité, mais toujours de la même voix basse, il a dit au vétérinaire :

- Occupez-vous de la mère... Son petit est un peu cyanosé, je vais essayer de le réanimer...

Moi, je connaissais un peu le berger, mais je n'aurais jamais imaginé l'homme qu'il pouvait être dans de telles circonstances : Sa discrétion, son humilité, sa modestie cachait un caractère étonnant ! Quand il s'agissait de la santé des bêtes, ou de leur bien-être, sa déférence faisait place à un comportement magistral et intransigeant...

Deux heures plus tard, l'agneau tétait goulûment sa mère, que j'avais nettoyée de son sang...

Le vétérinaire aurait pu être penaud... Il n'en fit rien voir. En saluant le berger d'une franche poignée de main, il lui a dit :

- LOUIS, ce que tu as fait là, cette nuit, on ne me l'a pas appris à l'école dont je suis diplômé ! C'était du beau travail...oui, vraiment, du beau travail...

Avant de quitter la bergerie, LOUIS a caressé la brebis exténuée.

- Tu vois, ma belle... Tu l'as quand même eu, ton petit...



Et la bête qui léchait son agneau passa, lentement, sur la grande main de l'homme, sa petite langue rose.

Le Piémontais se lève. Il repousse la couverture de laine qu'il a sur ses épaules. Il met quelques branches mortes dans le feu et, avec un bâton, extrait de la cendre deux pommes de terre. Il en pousse une vers JEAN. On dirait deux boulets de charbon. Mais, entre les doigts des bergers, cette coque, écalée, laisse apparaître une chair fumante, rousse et odorante...

C'est JEAN, maintenant, qui parle.

- LOUIS était apparenté à une cousine éloignée de ma mère. Un dimanche de printemps, la porte du jardin était ouverte... Ma mère était à la messe et mon père au verger. Ma sœur me faisait réviser une récitation. Il est entré. Il s'est arrêté sur le seuil. Il m'a fait signe, un doigt sur ses lèvres, de continuer... C'était un poème de Francis JAMMES, extrait du recueil « De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir ». La poésie s'appelait : « Avec ton parapluie... ». Une histoire de berger et de transhumance... Il a écouté, sans bouger, les quatorze alexandrins, et quand j'ai eu terminé, il a applaudi, de ses grandes mains sonores. Il m'a dit :

- C'est un texte superbe ! Et tu le dis magnifiquement, petit ! J'aimerais bien l'apprendre...

Alors, le soir, j'ai recopié ma récitation sur une feuille de papier. Le jeudi suivant, je suis allé la lui apporter. Il gardait les moutons, dans la plaine MOREL. Il m'a remercié, l'air embarrassé, tenant ma feuille gauchement.

- Merci, petit...merci ! Seulement, vois-tu...je ne sais pas lire : Je n'ai pas eu ta chance de pouvoir aller à l'école... Moi, dès mon plus jeune âge, j'ai appris « le mouton »...

Nous nous sommes donc mis d'accord : Je lui ferai apprendre le poème, petit à petit, chaque jeudi. Ce jour-là, nous nous sommes contentés des quatre premières lignes :

« Avec ton parapluie bleu et tes brebis sales,
Avec tes vêtements qui sentent le fromage,
Tu t'en vas vers le ciel du coteau, appuyé
Sur ton bâton de houx, de chêne ou de néflier ».

Il les apprit avec une facilité déconcertante ! Il me fit promettre de revenir le jeudi suivant pour apprendre les quatre vers suivants... Il voulait savoir, aussi, qui était ce Francis JAMMES. Il pensait que ce devait être un berger...

Huit jours plus tard, il fut un peu étonné d'apprendre ce que m'avait dit mon institutrice : L'auteur de notre poème était un écrivain, né dans les Hautes Pyrénées. Et son texte datait de 1897... Sans plus attendre, et avec une fierté étonnante pour un adulte, vis-à-vis de l'enfant que j'étais, il m'en récita le début, impeccablement. Il me pressa d'apprendre la suite... Je lui expliquai que, cette fois-ci –et la fois prochaine...- il y avait cinq lignes à mémoriser, à cause de la ponctuation. Cela ne sembla pas le décourager ! Je me souviens, encore aujourd'hui, intégralement du texte :

« Tu suis le chien au poil dur et l'âne portant
Les bidons ternes sur son dos saillant.
Tu passeras devant les forgerons des villages,
Puis tu regarderas la balsamique montagne
Où ton troupeau paîtra comme des buissons blancs ».

LOUIS eut du mal à retenir et prononcer correctement le mot « balsamique ». Il ne l'avait jamais entendu et n'en connaissait pas le sens... Par contre, cette montagne, qui sentait bon comme un baume, l'enchantait. Lui-même confectionnait des potions pour soigner les bêtes et l'alpe était généreuse en plantes médicinales et aromatiques...

Le dernier vers fut à l'origine d'un fou rire dont je me souviens encore : LOUIS l'avait appris avec la même aisance dont il avait fait preuve, dès le début ; Par contre, il disait ne pas en comprendre le sens

- Pourquoi faut-il que le troupeau se mette à pêter et pourquoi « comme des buissons blancs » ? Les buissons ne pètent pas !

Il me fallut lui expliquer le mode « futur simple » du verbe « paître » à la troisième personne du singulier.



Il en connaissait l'infinif, mais ne savait pas que ce verbe pouvait se conjuguer...

Par contre, l'analogie des moutons et des buissons blancs lui plut beaucoup. Quand je le quittai, ce jour-là, il connaissait par cœur les neuf premiers alexandrins.

Il apprécia moins le reste du poème, la semaine suivante : Il préférait l'évocation du troupeau à celle du décor pastoral... Et pourtant !

« Là, des vapeurs cachent les pics en se traînant.

Là, volent des vautours au col pelé et s'allument

Des fumées rouges dans les brumes nocturnes.

Là, tu regarderas avec tranquillité

L'esprit de Dieu planer sur cette immensité ».

L'allusion aux feux de camp qui rougeoient, le soir, au loin, méritait, selon lui, un ou deux vers de plus

- Ce sont nos fanaux, à nous, les bergers. Nos bouées lumineuses. Nous nous repérons les uns par rapport aux autres. « Tiens ! L'ETIENNE a quitté la combe du Chamois pour aller pâturer sur l'ubac de l'Aigle... », « Ah ! LE VINCENT a quitté l'alpage... C'est vrai qu'il était monté haut. Le froid l'a chassé... ». Nos feux de position, quoi...

Il apprit, quand même, le poème intégralement. Et depuis ce jour-là, il ne l'a jamais oublié !

JEAN se tait. Il se lève pour recharger le feu. Il extrait de la cendre quatre pommes de terre qu'ils se partagent... et dégustent en se brûlant les doigts.

Il reprend son monologue.

- Un jour, il a pris le car pour Digne. Il y a acheté un grand parapluie bleu, tout neuf. Il est venu me le montrer avec fierté. C'était presque un petit parasol ! Une lanière de cuir permettait de le porter en bandoulière. Les baleines et toute la monture étaient en bois.

Il m'a dit : « Mon père, quand il était berger, avait le même. Il était tellement usé, brûlé par le soleil et rafistolé que je ne pouvais plus m'en servir ! Tu vois, JEAN, il est comme le parapluie de « ton Francis JAMMES... ».

L'émotion donne à la voix du berger une tonalité de vibrante tendresse.

- « Son » poème... il l'a ressassé toute sa vie ! Il l'a même mis en musique ! Si ! Si ! Il avait composé, sur sa flûte, une mélodie ; Il m'assurait que lorsqu'il la jouait, il récitait, en même temps, dans sa tête, les quatorze alexandrins. C'est vrai qu'elle est rythmée, et pourtant, elle coule comme l'eau du torrent... Je l'ai tant de fois entendue que je la connais par cœur ! Attends ! Je vais chercher son pipeau : Je l'ai aperçu, tantôt, dans son havresac.

Il se lève lourdement. La fatigue de la journée lui plombe ses longues jambes. Mais, avant de dormir à la belle étoile, il veut encore prolonger un peu cette veillée. Il lui faut jouer la musique de LOUIS. Avec son fifre. Là, sur cet adret où il a trouvé la mort. Au milieu du troupeau. Près de sa cabane.

Il montre le petit instrument sculpté au Piémontais. Il lui prête comme une relique. Puis, il se rassoit, entre les deux chiens qui somnolent. Il ferme les yeux. Lui aussi a le poème en tête. Ses doigts sautillent sur la flûte... Et les notes allègres s'en échappent comme des bulles de savons irisées qui s'enflent et éclatent, poussées par d'autres... Ce sont des pierres qui roulent sur la draille, des bruits de sonnailles... La mélodie s'éparpille comme les perles d'un collier rompu. Des baies de genévrier, graves et bleues comme la nuit ; D'autres aigues et rouges comme les boules d'un houx ; D'autres, encore, douces et blanches comme celles d'un gui. Les plus légères, les plus transparentes, perlent à l'orifice de la flûte comme des gouttes de rosée. Elles tremblotent, frileuses, avant de choir dans l'herbe sombre de la pâture...

Le Piémontais écoute attentivement, les yeux clos. Il est sûr de lui, maintenant. D'une poche profonde de sa vareuse, il extrait un harmonica. Il l'emprisonne dans ses deux grandes mains noueuses. Il le porte à ses lèvres qu'il humecte d'un coup de langue rapide. Il attend d'être à l'unisson avec LOUIS et il joue... Il commence par des accords. Il accompagne son ami comme il le fera, demain matin, quand ils descendront, ensemble, le troupeau. Il lui emboîte le pas. Maintenant, il « marche » à côté de lui. Il pose ses notes sur celles de la flûte. Elles se superposent, boulent ensemble, se gonflent en même temps, éclatent simultanément. Elles se confondent, se confortent, se complètent.



Ils jouent et jouent encore l'ariette du Maître-Berger. D'un même souffle. Ils en attendent la braise. Les notes fusent en étincelles, en flammèches évanescentes.

Les paupières baissées, impuissantes à arrêter de lentes larmes incertaines, JEAN se récite le poème qu'aimait LOUIS, JEAN joue la musique de LOUIS, JEAN pense à LOUIS, JEAN pleure son ami.

C'est le Piémontais qui s'est arrêté le premier. D'un revers de manche, il essuie l'harmonica qui disparaît dans une poche de son ample veste. Il dispose le reste de bois sur le feu et déroule un mince matelas de caoutchouc-mousse sur lequel il étale son sac de couchage. JEAN va remettre la flûte dans le grand sac et s'installe à son tour. Les chiens ouvrent un œil et se rendorment aussitôt.

Ils sont là, allongés tous les deux, de part et d'autre des flammes familières qui lèchent déjà le bois mort.

Au-dessus de leur tête, la grande voûte céleste étire son immense couverture nocturne et scintillante sur les deux hommes vannés.

JEAN murmure :

« Là, tu regarderas avec tranquillité

L'esprit de Dieu planer sur cette immensité ».

- Et sais-tu ce que disait LOUIS, à ce sujet ?

Le Piémontais grogne dans son sommeil brutal.

- Il disait : « Je ne sais pas si Dieu existe, mais ce ne peut pas être lui qui tient ouvert, au-dessus de nous, ce grand parapluie bleu tout troué de lumières... Il n'y a qu'un berger qui puisse faire cela !

Procession et succession

L'ultime bétailière a libéré les dernières brebis et leurs agneaux bêlants. Tout le troupeau a, maintenant, regagné la bergerie. Il y passera l'hiver et le printemps.

Le « baïle » a confié à JEAN l'organisation de l'enterrement de LOUIS. Il veut une cérémonie mémorable :

- Quelque chose d'exceptionnel. LOUIS était souverain dans son métier : Il faut que ce soit les funérailles d'un grand Maître-Berger. Pas l'enterrement ordinaire d'un pâtre. Tout le village souhaite y participer. Ses amis des environs, aussi. Je te donne carte blanche...

JEAN a un peu plus d'une journée pour tout programmer. Il sait qu'il peut compter sur le Piémontais pour le seconder. Le « baïle » a déjà réglé le problème du cercueil. Les trois hommes s'accordent à ne pas utiliser un corbillard : Six bergers, des gars costauds, deux de la Commune et quatre autres des villages voisins, porteront la « boîte » sur leurs épaules.

Le problème le plus urgent est à régler avec le Père BERNARD, le curé de la paroisse : LOUIS ne cachait pas son hostilité pour les cérémonies religieuses. Il se plaisait à dire au prêtre qu'il tutoyait depuis longtemps :

- Si Dieu est le créateur de toute la nature, en quoi ton église est-elle, particulièrement, « la maison de Dieu » ? Il est chez lui partout ! Et moi qui vis dans les prairies de la plaine ou sur les pâtures de l'alpe, ne suis-je pas en communion permanente avec lui ? Ton JESUS se préoccupe des hommes. Moi, je suis le pasteur des bêtes. Chacun son boulot !

Le Père BERNARD connaissait les qualités de cœur de son ami : Il ne s'offusqua pas de l'absence d'une messe pour le défunt. JEAN n'eut donc pas de peine à négocier que les cloches sonnent le glas durant le transport du corps, de la maison mortuaire au cimetière. Et, pour éviter tout malentendu, BERNARD, l'ami, prendra place dans le cortège, au milieu des gens du village, « en tant que citoyen... ». Le curé est compréhensif. Il pense, comme JEAN, que LOUIS aurait approuvé ce « protocole »...

Un autre problème se solutionne favorablement : JEAN souhaite que le troupeau soit « de la fête ». (Car c'est bien une fête funéraire qu'il lui faut organiser !).

- Comprenez, Patron : LOUIS a accompagné suffisamment longtemps votre troupeau ! C'est bien au tour des bêtes d'accompagner LOUIS !

Heureusement que le « baïle » est, aussi, le Maire du village ! Les gendarmes ont donné leur accord pour détourner momentanément, la circulation : le temps que la cohorte parvienne au cimetière et que les moutons réintègrent la bergerie.

Le Piémontais, pour sa part, a sélectionné trois jeunes pâtres pour leur habileté au fifre. Il leur apprend le petit morceau de musique composé par le défunt Maître-Berger. Il les entraîne à jouer ensemble, à



l'unisson. Il les accompagne avec son harmonica. Ils parviennent à interpréter la mélodie, en parfaite harmonie. Plus rapidement qu'il n'osait l'espérer ! Il est vrai que chacun y met tout son cœur.

L'enterrement se fera en milieu d'après-midi. Le matin, les femmes ont le repas à préparer et les enfants sont à l'école. L'instituteur arrêtera, exceptionnellement, la classe à seize heures. Il veut, lui aussi, accompagner LOUIS jusqu'à sa tombe. Chaque année, le Maître-Berger organisait, pour les élèves, une visite détaillée de la bergerie. Il passionnait les enfants par ses anecdotes, par son savoir sur les bêtes, sur son métier. C'était un conteur au vocabulaire simple et coloré. Il subjuguait son jeune auditoire par le récit des transhumances, de la vie quotidienne du troupeau sur la pâture... L'instituteur suggère que les écoliers participent activement à la cérémonie. L'idée plait à JEAN qui prend la balle au bond :

- Les enfants sont-ils capables de réciter une poésie, devant la tombe de LOUIS ?

Le maître est circonspect... Ils vont manquer de temps pour l'apprendre...à moins que le poème puisse être dit à plusieurs voix successives... JEAN cite « Avec ton parapluie », de Francis JAMMES. L'instituteur connaît ce texte. Il a un recueil de « morceaux choisis » où figurent les quatorze alexandrins. Il va le chercher et étudie la structure de l'œuvre.

- Cinq élèves suffiront ! Le premier devra apprendre les quatre premiers vers. Les autres n'auront que deux ou trois lignes. C'est tout à fait « jouable »... Je ne vois qu'un « hic » !

- Lequel ? questionne JEAN que l'idée improvisée de cette lecture enchante.

L'instituteur toussote, un peu embarrassé.

- Voyez-vous, Francis JAMMES était un poète qui ne chantait pas que la nature...mais aussi, avec ferveur, sa foi catholique. Notre enseignement, lui, est laïque : Alors...le dernier vers, à vous dire vrai, m'embête : « L'esprit de Dieu qui plane sur cette immensité... »

JEAN réfléchit. Conciliant, il propose :

- Limitons nous, alors, à quatre récitants et écourtons la poésie : Je trouverai quelqu'un, en dehors de l'école publique, pour dire, après vos élèves, les deux derniers vers.

L'enseignant est soulagé. Il accepte le compromis avec reconnaissance.

- Comptez sur les enfants ! Ils seront tellement heureux de participer !

JEAN a rendu compte de son programme au « baïle ». Il reste à définir l'ordonnancement du cortège. La « musique », en première ligne, ne pose pas de problème. Mais après ? Le « baïle » veut marcher en tête de son troupeau. Le berger avait pensé que ce dernier fermerait la marche. Mais alors... c'est positionner le « baïle » derrière la cohorte des villageois...

- Pas acceptable ! dit, péremptoirement, le patron. Parce que je suis, aussi, le Maire...

- Si le troupeau n'est pas derrière, il faut qu'il soit devant, juste après « l'harmonie »...

- Cela ne me dérange pas !

- Oui ! mais cela veut dire que les bêtes seront avant les gens !

- Qui importait le plus, à LOUIS ? Ses brebis, ou les villageois ?

- Effectivement, reconnaît le berger... Bon ! Nous avons donc la musique, puis vous, devant le troupeau, et derrière, les gens. Mais LOUIS, lui, où le place-t-on ? Si nous ne le positionnons pas devant le troupeau, puisque vous y êtes, ni derrière...

- Alors, mettons-le au centre ! au milieu de ses brebis, de ses béliers, de ses chèvres, de l'âne, des chiens... L'idée séduit les deux hommes. Ils en restent là.

C'est une belle fin d'après-midi d'automne. Un petit vent frais a balayé le ciel pâlichon. Le soleil, à l'horizon, brille à travers les dernières feuilles des platanes. Elles ont des éclats de lumière jaunes, orangés, verts : comme un vitrail végétal. La lumière cuivrée est douce aux yeux et, encore, tiède sur la peau. Dans la grande rue, condamnée à la circulation, le désordre est total. Les bergers et les chiens maîtrisent, à grand'peine, le troupeau momentanément immobilisé.



JEAN est partout à la fois ! Il dispose les trois flûtistes en tête du cortège en formation. Puis le Piémontais, en « maestro », l'harmonica à la main. Le « baïle » a mis son costume de velours côtelé noir et son chapeau en feutre, aux larges bords. Il prend place derrière le quatuor.

Le cercueil, posé sur les épaules de six gaillards en tenue de berger, est sorti de la maison de LOUIS. JEAN a fixé, sur le couvercle vernis, la houlette sculptée et la « galette », le grand béret délavé. Le groupe a un peu de mal à se frayer un chemin pour pénétrer le troupeau jusqu'en son centre.

Puis, devant la foule des accompagnants, JEAN place les quatre récitants et, juste derrière eux, l'instituteur et le Père BERNARD. Les femmes ont un fichu sur la tête. Les enfants portent encore leur cartable. Les hommes ont mis leur chapeau de feutre ou une casquette de laine. Le cortège est constitué !

JEAN fait un petit signe au curé. Celui-ci, par son téléphone mobile, appelle le bedeau. Presque aussitôt, la grosse cloche de l'église commence son lugubre branle. C'est le signal ! Les trois flûtistes embouchent leur instrument. Le Piémontais murmure :

- Attention ! Un ! deux ! trois !

Et la mélodie de LOUIS, allègre, jaillit des fifres, renforcée par les trilles de l'harmonica. Comme un métronome, la voix grave du bourdon rythme l'ensemble.

Alors, l'hétérogène cortège se met en marche. Tous les béliers ont leurs clarines. On entend le crépitement des milliers de sabots sur l'asphalte de la route. Le glas monocorde cadence la procession. Les flûtes aigues éparpillent leurs notes sautillantes. Les sonnailles battent une impossible mesure dans cette cacophonie pastorale. Le troupeau étire son tapis laineux. En son centre, le cercueil de LOUIS, animé par six paires de jambes, semble un énorme cafard crapahutant sur une toile de jute ! Derrière les bêtes rampe la troupe des villageois. Il y a les hommes à la mine grave ; les femmes aux yeux rougis ou brillants de larmes ; les enfants, tristounets.

Tout le monde marche vite car tous pensent aux six bergers qui portent, sur leurs épaules meurtries, la lourde caisse aux arêtes dures. Les moutons défèquent sur la route et la foule piétine les crottes noires et luisantes qu'elle ne peut voir et éviter. L'air frais sent le suint et la fumée des premiers feux ; mais aussi l'odeur âcre des excréments écrasés.

Le bourdon du clocher ressasse, inlassablement, son chant macabre. Les intonations aigrettes et sautillantes des flûtiaux, les vibrations joyeuses de l'harmonica, les tintements arythmiques des sonnailles lui répondent, moqueuses, insolentes : Un pied de nez musical, une effronterie...

Le « baïle » se retourne pour observer le cortège. Les six porteurs ont la joue collée au cercueil, l'épaule affaissée : comme s'ils écoutaient, dans une posture attentive, LOUIS leur raconter, une dernière fois, ses souvenirs d'une vie. Le troupeau ondule doucement : une mer moutonnante ! La barque de LOUIS, sur ces flots grèges, flotte, irréaliste, « dodelinante », poussée par une houle vacillante. A bâbord et à tribord, les bergers sont les avirons qui plongent et s'activent, dans les lames limoneuses ; qui rament pour faire avancer l'esquif.

Derrière les vagues mugissantes des brebis, celle, glauque, des amis, avance, silencieuse.

Le « baïle » aperçoit JEAN qui flanque la procession. Il lui fait signe de le rejoindre. Quand le berger est à ses côtés, il lui dit :

- Ta place est là, JEAN, à ma droite ; à la tête du troupeau que je te confie, maintenant que LOUIS n'est plus. Je voulais que tu le saches avant que je le dise, tout à l'heure, à tous. Te voilà Maître-Berger !

JEAN, dans son trouble, n'a pas l'idée de remercier. Il revoit, comme un flash, le combat des deux jeunes béliers, sur l'alpe. Peut-être est-ce cela qui différencie le plus les hommes des bêtes ? Ces dernières emploient la force physique, bestiale, pour accéder à la position dominante... Les humains, eux, sont promus pour leur savoir-faire... Enfin... peut-être ? Car les béliers avaient, sans doute, dans leur duel, une stratégie, un plan de bataille... Et peut-être aussi qu'un autre berger, plus qualifié, mériterait mieux que moi, mon nouvel emploi...

Le « baïle » l'interrompt dans ses pensées.

- Tu ne dis rien... A quoi penses-tu ?

JEAN élude la question.

- Je pense à LOUIS...



Le petit cimetière est à la sortie du village, avec ses trois grands cyprès, symbole provençal de... bienvenue ! C'est là que le cortège se scinde. Chiens et bergers regroupent les moutons qu'ils ramèneront à la bergerie, à la fin de la cérémonie. Tous les autres escortent LOUIS jusqu'à sa tombe béante. Quand le cercueil est posé au fond du trou, le « baïle » s'avance. Il tient, par la main, sa petite fille dont le vieux berger était le parrain. Il fait signe aux musiciens d'arrêter de jouer leur musiquette. Le glas aussi a cessé de sonner. Il est ému. Il se racle la gorge avant de parler d'une voix forte.

- LOUIS, tu n'aimais pas les discours et je ne t'en ferai pas un. Ma cadette était ta filleule et cela peut tout résumer : Tu étais l'Ami. Tu étais de la famille. Pas seulement de la grande famille des bergers dont tu étais le meilleur, mais de MA famille. Tu m'a appris le métier, l'amour des bêtes et ces valeurs humaines auxquelles tu étais tant attaché : l'honnêteté, la fidélité et l'humilité. Tu nous as quittés... mais nous essayons de nous consoler en pensant que tu es mort, là-haut, dans ta montagne, au milieu de ton troupeau. Dès ce soir, je le confie à JEAN. Il te remplacera comme Maître-Berger. Tu peux aller en paix : Tes brebis sont entre de bonnes mains ! Salut LOUIS, nous t'admirons et nous t'aimons.

Il se frotte les yeux et murmure à l'oreille de la gamine. Elle se penche sur l'excavation, sans quitter la main de son père et jette, sur le cercueil, un bouquet d'edelweiss séchés.

Alors les quatre écoliers s'approchent et prennent la place du « baïle ». Derrière eux, leur instituteur prêt à « souffler » le texte en cas de défaillance... et le curé. JEAN fait signe aux trois flûtistes et au Piémontais : Musique ! Il tient à la main le grand parapluie bleu de LOUIS. Il se penche pour le déposer, à côté du petit bouquet duveteux « d'étoiles d'argent ».

Une fillette annonce, de sa voix claire :

- « Avec ton parapluie », poème de Francis JAMMES !

Le plus âgé des quatre enfants commence. C'est le fils du bedeau et l'enfant de chœur de la messe dominicale. Sa voix incertaine est celle d'un adolescent commençant sa puberté :

- « Avec ton parapluie bleu et tes brebis sales,

Avec tes vêtements qui sentent le fromage,

Tu t'en vas vers le ciel...

Brève hésitation. Le Maître souffle : « vers le ciel du coteau », mais il sait déjà, à voir jubiler le Père BERNARD, que l'éphémère oubli n'est peut-être pas fortuit...

- ... vers le ciel du coteau, appuyé

Sur ton bâton de houx, de chêne et de néflier ».

La fillette qui a annoncé le titre et l'auteur, enchaîne, de sa voix limpide, juste un peu pointue...

Un garçonnet, rouge de timidité ou d'émotion, la relaie d'une voix chantonnante.

Une seconde mignonne prend la relève. Elle articule avec soin. Quand elle en a terminé avec « ... les fumées rouges dans les brumes nocturnes », il y a quelques secondes de silence. Alors, le père BERNARD, de sa voix d'orateur, termine avec emphase, bras écartés, son regard tourné vers le ciel, qui se teint de tons mauves :

- « Là, tu regarderas avec tranquillité

L'esprit de Dieu, planer sur cette immensité... ».

JEAN n'a pas prévu la suite... La foule applaudit vivement ! Et personne ne semble choqué par cette incongruité. Ces applaudissements là ne sont pas indécents. Ils vont à LOUIS, à sa musique, aux enfants, au poète. Ils ont une charge de tendresse, d'amitié, d'admiration. Leur spontanéité chaleureuse est, probablement aussi, une façon de « décompresser », d'évacuer cette tension douloureuse, ce chagrin enfoui au fond de chacun. Applaudir ensemble, c'est peut-être, encore, communier tous réunis, les amis, ceux du village et les autres, du canton. Exprimer que l'on se sent bien, ensemble. Mais, aussi, conjurer la mort que l'on est venu visiter. La vie continue, « adieu LOUIS », les vivants que nous sommes sont venus te saluer. Toi, tu es dans la terre ; Nous, nous sommes SUR la terre...

Les fifres jouent toujours. Chacun défile devant le corps enfoui et jette, sur le grand parapluie bleu et sur les pâles edelweiss, une poignée de terre ocre.



La musique de LOUIS, continue, répétitive et... différente à la fois. JEAN, attentif, cesse de l'entendre pour l'écouter. Oui, ... c'est bien cela : quand les enfants récitaient le poème, la mélodie l'avait « pris au ventre », comme l'avant-veille, devant le feu, avec le Piémontais, dans l'alpe. Mais, pendant la marche vers le cimetière, cette musique n'avait pas eu, en lui, la même résonance. Et il ressent, en ce moment, et à nouveau, le même détachement, une certaine distanciation...

Deux souvenirs s'imposent à lui. S'imposent et se superposent. Il sent, confusément, que la réponse est là...

Adolescent, sa mère l'entraînait à l'église pour l'office du dimanche matin ; La messe était dite en latin... Il entendait cette litanie sans en comprendre le sens. Son abstraction donnait une dimension étonnante à cette réunion de paysannes qui ne parlaient, bien souvent, que la langue provençale ! Plus forte, l'image de son cerf-volant lui revient en mémoire. Il avait construit son jouet avec des bouts de tissus multicolores que lui avait donnés sa mère, couturière. La structure était faite de morceaux de roseaux de la rivière. Parce qu'il était encombrant, il l'accrochait au mur de sa chambre. L'objet n'était vraiment pas joli à contempler, rustique et rafistolé ! Mais, dès que le vent se levait, il décrochait son jouet et allait courir dans le pré. Alors, au bout du fil tendu, son cerf-volant devenait vivant, comme un cheval rétif au bout de sa longe... Et les vilains petits bouts de tissus, tendus sur les baguettes, prenaient, dans le soleil, des tons de coquelicots et de jonquilles ! Son cerf-volant existait, trouvait sa raison d'être ... Sa finalité magique !

La musique de LOUIS a aussi besoin que l'on en comprenne le sens, la signification. La musique de LOUIS a besoin du souffle poétique pour vibrer, pour chatoyer et s'élever au-dessus de la simple perception des notes, au-dessus de notre humaine condition... Elle est faite pour marcher sur la draille... et non sur le chemin du cimetière ! Elle a besoin, pour être accessible, « des fumées rouges dans les brumes nocturnes » ; de la totale tranquillité de l'alpage ; de l'immensité de la voûte céleste...

Il se promet de ne la jouer, désormais, que pour les bêtes en transhumance.

Les uns après les autres, ceux du village et ceux des environs quittent le cimetière par petits groupes peu bavards. Le grand troupeau se met, lui aussi, en marche, sonnailles tintinnabulantes dans le vent aigre.

Gustave, le fossoyeur rubicond, crache dans ses mains calleuses et saisit le manche de sa pelle...

La cloche de l'église sonne dix-sept heures. Sa voix semble étrangement claire et gaie, maintenant que le glas a cessé son sinistre bourdonnement. Le soleil d'automne s'est glissé derrière le coteau. L'air est froid. Les remugles du troupeau s'estompent lentement...

Le Piémontais rejoint JEAN sur la route. Les deux bergers marchent côte à côte, sans parler. L'un d'eux murmure :

- LOUIS... Eh oui ! LOUIS...

- Je ne parviens pas à croire que l'an prochain, quand nous remonterons à l'alpe, le vieux ne sera plus là...

- Il y sera ! Il y sera toujours... aussi longtemps que j'irai là-haut, je l'y retrouverai. Il sera assis sous son parapluie bleu, son grand parapluie de toile ou de firmament... Et je lui dirai : « Qu'est-ce que tu fais là, LOUIS ? ». Et il me répondra, de sa voix grave et chaude : « Tu vois, JEAN, de là où je suis, je peux observer, en même temps, le troupeau des étoiles et celui des brebis... ».

Le crépuscule étend, tristement, sur le village orphelin de son berger, son linceul de brume.



CHARTRE DU PEN

Comportant l'amendement entériné au Congrès de Mexico de 2003

La Charte du PEN est basée sur les résolutions adoptées à ses Congrès Internationaux et peut être résumée comme suit :

Le PEN affirme que :

1. La littérature ne connaît pas de frontières et doit rester la devise commune à tous les peuples en dépit des bouleversements politiques et internationaux.
2. En toutes circonstances, et particulièrement en temps de guerre, le respect des œuvres d'art, patrimoine commun de l'humanité, doit être maintenu au-dessus des passions nationales et politiques.
3. Les membres de la Fédération useront en tout temps de leur influence en faveur de la bonne entente et du respect mutuel des peuples ; ils s'engagent à faire tout leur possible pour écarter les haines de races, de classes et de nations, et pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni.
4. Le PEN défend le principe de la libre circulation des idées entre toutes les nations et chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays ou dans sa communauté aussi bien que dans le monde entier dans toute la mesure du possible. Il se déclare en faveur d'une presse libre et contre l'arbitraire de la censure en temps de paix. Le PEN affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. Et comme la liberté implique des limitations volontaires, chaque membre s'engage à combattre les abus d'une presse libre, tels que les publications délibérément mensongères, la falsification et la déformation des faits à des fins politiques et personnelles.

Peut être admis comme membre du PEN tout écrivain, rédacteur, éditeur et traducteur souscrivant à ces principes, quelles que soient sa nationalité, sa langue, sa race, sa couleur ou sa religion.



24

P.E.N. CLUB DE MONACO

Président d'Honneur : René NOVELLA

BUREAU 2014 - 2016

Président : Gérard COMMAN

Vice-président : Robert ROC DE BANDE

Vice-président : Raymond XHROUET

Secrétaire général : Yves GIRAUDON

Secrétaire adjoint : Mireille CASTALDI-GRAZI

Trésorier : Jean-Luc DELCROIX

MEMBRES

Daniel BOERI - Jacqueline CARPINE-LANCRE - Robert FILLON - Thomas FOUILLERON

Gabriel GABRIELLI - Françoise GAMERDINGER - Mireille GASTALDI-GRAZI

Alain JASPARD - Danièle LORENZI SCOTTO - Jeanne MAILLET - Liana MARABINI

Mauro MARABINI - Ernesto DI MONTELERA - Alain PASTOR

Corinne ROEHRIG-SAOUDI - Patrick SIMON - Suzanne SIMONE - Carlo SONNINO

Caterina SONNINO REVIGLIO - Bernard SPINDLER



pen
INTERNATIONAL



P.E.N. Club de Monaco
C/o Musée d'Anthropologie Préhistorique
Boulevard du Jardin Exotique
MC 98000 Monaco